
Nantes - La Cité des Congrès
Mercredi 10 mai à 20h

Angers - Centre de Congrès
Jeudi 11 mai à 20h

Soirée américaine

Leonard Bernstein (1918 – 1990)
Candide, ouverture

George Gershwin (1898 – 1937)
Rhapsody in Blue

Wynton Marsalis (né en 1961)
Swing Symphony

Lucas Debargue – piano
Big Band de l'armée de l'air
Claude Kesmaecker – direction du Big Band

Cette soirée au bout de la nuit nous conduit de la Nouvelle-Orléans aux grandes métropoles, des deux côtés des océans de l'Amérique. Goûtons, tout d'abord, le divertissement, aussi loufoque que d'un raffinement scintillant avec le **Candide** de Bernstein. Puis c'est au tour de Gershwin, avec une certaine forme de jazz qui fait son entrée dans l'univers du classique et par la grande porte de l'orchestre symphonique. Jazz et classique, précisément... Wynton Marsalis offre le panorama d'un siècle de musique qui fusionne dans sa **Troisième Symphonie**, page aussi réjouissante qu'émouvante et éblouissante.

Bernstein 5' Gershwin 17' Marsalis 50'



Sascha Goetzel
direction

© Marc Roger





Lucas Debargue

© Xiomara Bender



Leonard Bernstein © Marion S. Trikosko, Wikimedia Commons



Candide, ouverture Leonard Bernstein

Une folle partition aux rythmes endiablés

La comédie musicale **Candide** inspirée par le roman de Voltaire fut composée sur un livret de Lillian Hellman. Elle date de 1956.

L'ouverture démarre sur un gag et elle devient tout entière une plaisanterie musicale dans laquelle rien ne semble fonctionner. En effet, la fanfare initiale est dans la tonalité de si bémol majeur. Mais, un trébuchement sonore involontaire provoque une chute dans la tonalité de mi bémol. À partir de cet instant, l'orchestre donne l'impression de se rattraper car il paraît toujours à la limite de la justesse et du décalage.

C'est la virtuosité de la mise en place et la précision rythmique qui tiennent la partition. Elle tourne comme une valse presque viennoise avant de se perdre à cause d'une petite harmonie qui reprend son souffle. Le pupitre des cordes ne peut résister à la célèbre mélodie **Oh Happy We**. Le violon solo essaie en vain d'ordonner ses troupes, les phrases des thèmes précédents se croisent, se superposent, s'enchevêtrent jusque dans l'évocation du célèbre air **Glitter and Be Gay**. L'ouverture s'achève en parodiant les écritures de Rossini et d'Offenbach. Un véritable désastre sonore, mais un désastre aussi calculé que réjouissant !

L'ouverture fut créée sous la baguette du compositeur, au Martin Beck Theatre de New York, le 1^{er} décembre 1956.

Le conseil d'écoute

BERNSTEIN
CANDIDE, OUVERTURE



Orchestre philharmonique de New York
Leonard Bernstein, direction
(Sony Classical)

« Il y avait en Vestphalie, dans le château de M. le baron de Thunder-ten-tronckh, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa physionomie annonçait son âme. Il avait le jugement assez droit, avec l'esprit le plus simple; c'est, je crois, pour cette raison qu'on le nommait Candide. »

Voltaire, *Candide*

Rhapsody in Blue pour piano et orchestre

George Gershwin

Lucas Debargue, piano

Un « kaléidoscope musical de l'Amérique »

« À cette période, j'ai dû aller à Boston pour la première de Sweet Little Devil. J'avais déjà travaillé un peu sur la rhapsodie. C'était dans le train, avec ses rythmes d'acier, ses cliquetis et ses fracas réguliers, très stimulants pour un compositeur. Et là, soudain, j'ai entendu — j'ai même clairement vu sur le papier — la construction complète de la rhapsodie, du début à la fin (...) Je l'ai entendue comme une sorte de kaléidoscope musical de l'Amérique — de notre grand melting-pot, de notre dynamisme national inégalé, de notre blues, de notre folie métropolitaine. En arrivant à Boston j'avais défini l'essence de la pièce entière. »

George Gershwin

Composée en 1924 à l'origine pour deux pianos, Rhapsody in Blue répondait à une commande pour le moins singulière du chef d'orchestre de jazz Paul Whiteman qui venait de créer sa propre formation.

En effet, c'est en lisant un article du *New Herald Tribune* que Gershwin apprit que Whiteman allait créer l'une de ses œuvres un mois plus tard ! Loin de s'offusquer d'un tel procédé, Gershwin releva aussitôt le défi.

Mélobiste, pianiste et improvisateur de génie, il composa rapidement la pièce, qui allait devenir l'un des emblèmes de l'Amérique saluant la vieille Europe. Il eut l'idée du thème principal dans un train, entre New York et Boston. La première de l'œuvre, dans sa version originale, fut donnée le 12 février 1924 à New York. Elle connut un succès immédiat et lança la carrière du compositeur. Whiteman demanda à Gershwin d'orchestrer sa partition.

Autodidacte de la musique, ne possédant pas une grande connaissance de l'orchestration, Gershwin fit

appel au compositeur Ferde Grofé (1892-1972), qui avait rejoint, dès 1920, le Paul Whiteman Orchestra en tant que pianiste et arrangeur. Le nom de Grofé est resté à la postérité grâce à sa célèbre **Grand Canyon Suite**. En 1926, Grofé réalisa deux orchestrations, l'une pour grand orchestre de jazz et l'autre pour orchestre symphonique.

Le conseil d'écoute

GERSHWIN - RHAPSODY IN BLUE



George Gershwin (piano)
Paul Whiteman and his orchestra
(PEARL, enregistrement historique de 1927)



LE SAVIEZ-VOUS ?

D'où vient le nom de **Rhapsody in blue** ? C'est Ira, le frère de Gershwin, qui proposa le titre définitif de l'œuvre. Après avoir vu une exposition consacrée à Whistler, avec ses tableaux nommés *Nocturne en noir et or*, ou *en bleu et argent* ou *en gris et argent*, et comme cette rhapsodie n'était ni en majeur ni en mineur mais tournait plutôt autour de la note bleue, la *blue note* des jazzmen, Ira eut l'idée de l'appeler **Rhapsody in blue**.

Si on regarde de plus près la partition originale, on s'aperçoit que contrairement aux idées reçues, Gershwin a utilisé un langage harmonique savant, qui utilise les rythmes populaires américains comme le foxtrot ou le charleston. Gershwin fut admiré par Ravel et Schoenberg, non pour l'originalité de son jazz, mais pour l'audace des harmonisations ainsi que pour la qualité de ses *songs*. Il en composa près de 500 avec son frère, Ira Gershwin.

Depuis 70 ans, **Rhapsody in Blue** séduit par l'anticonformisme de son écriture et le lien si troublant qu'elle entretient avec l'univers du concerto romantique.

Considéré comme l'inventeur du jazz symphonique, terme relativement impropre, Gershwin démontre s'il en était besoin, qu'il fut en réalité l'un des fondateurs de la musique symphonique américaine. Pour la première fois, et si l'on excepte dans un tout autre registre Charles Edwards Ives (1874-1954), Gershwin assumait son statut de compositeur de musique savante, né sur le sol américain. Aujourd'hui, **Rhapsody in Blue** symbolise l'Amérique de l'entre-deux guerres, une évocation nostalgique et teintée de romantisme à laquelle fait appel Woody Allen dans le film *Manhattan*, qu'il réalisa en 1978.

« Mon père, Ellis Marsalis, a été un grand musicien et un fabuleux pédagogue. C'est lui qui m'a appris qui j'étais : un enfant du jazz. Il m'a appris que cette musique était un mélange de souvenirs sanglants, de bruits de chaînes, de champs de coton, de cantiques de rage et de désespoir, de parfum de riz créole et de haricots noirs servis sur un plateau de bois. Des mélopées d'espoir, de folie, d'amour, de chair, de sueur, de rêves, d'envols visionnaires. Il me disait: "Le jazz te fera vibrer. Le jazz t'apprendra à penser de façon sophistiquée. Le jazz te libérera de tes chaînes.»

Wynton Marsalis



Symphonie n°3, *Swing Symphony*

Wynton Marsalis

Big Band de l'armée de l'air

1. Saint-Louis to new Orleans
2. All-American Pep
3. Midwestern Moods
4. Manhattan to Los Angeles
5. Modern Modes and the Midnight Moan
6. Think-Space : Theory
7. The Low Down (up On High)

Une symphonie écrite à l'encre du jazz

Trompettiste mondialement célèbre, Wynton Marsalis est né à la Nouvelle-Orléans, dans une famille de musiciens.

Il se produit en concert à l'âge de 14 ans et, quatre ans plus tard, il intègre la Juilliard Scholl of Music de New York. Il se perfectionne auprès d'artistes tels que Herbie Hancock et Art Blakey. Il fut le premier artiste à recevoir, en 1983, un Grammy Award pour ses enregistrements de jazz et de musique classique. Une récompense à laquelle s'ajouta le Prix Pulitzer de musique, en 1997, Prix attribué, pour la première fois, à un jazzman. Wynton Marsalis joue avec les plus grands artistes de son temps, associant les répertoires du jazz et du classique. Les grands orchestres de la scène internationale l'accueillent régulièrement. Parrain du festival Jazz in Marciac, Wynton Marsalis dirige également le Jazz at Lincoln Center de New York.

« Je veux que le jazz soit reconnu et je me battrais chaque jour de ma vie pour le jouer, l'enseigner, le propager. Qu'on m'admire et qu'on me craigne donc ! »

Wynton Marsalis

Wynton Marsalis a composé deux précédentes symphonies, **All Rise**, la première, pour orchestre de jazz, chœur et orchestre symphonique (1997) et la deuxième, **Blues Symphony** (2009). Le troisième opus symphonique de son catalogue, la **Swing Symphony** est une commande conjointe des orchestres Philharmonique de Berlin, Symphonique de Londres, Philharmonique de New York et du Philharmonique de Los Angeles. Elle a été créée le 9 juin 2010 par l'Orchestre Philharmonique de Berlin sous la direction de Simon Rattle.

L'œuvre est un hommage aux grands compositeurs américains du 20^e siècle : Charles Ives, George Gershwin, Leonard Bernstein, Duke Ellington, entre autres. Elle évoque, en cette première moitié du 21^e siècle, les apports africains et anglo-américains dans un répertoire considérable. Répertoire classique, jazz et musiques populaires ont, en effet, forgé la musique américaine. Du ragtime au swing, Wynton Marsalis multiplie les sources d'inspiration au cœur même de l'orchestre symphonique grâce à un ensemble de jazz intégré.

Premier mouvement **Saint-Louis to new Orleans**

Sept mouvements organisent la symphonie. Le premier, *St. Louis to New Orleans*, s'apparente à un cortège, une danse de rue colorée, aux déhanchements humoristiques. Le caractère en apparence primitif de la pulsation jongle avec une écriture complexe et virtuose. Bois et cordes tentent d'émerger, d'offrir un lyrisme tendre, ce que refusent les percussions et les cuivres. La partition suggère d'anciens thèmes dont *Make me a Pallet on the Floor*, un standard du blues. Le défilé s'achève dans les rues de la Nouvelle-Orléans sur le souvenir d'un autre standard, *Didn't He Ramble*.

Deuxième mouvement **All-American Pep**

All-American Pep introduit la seconde partie. L'écriture, plus fluide, repose sur un rythme de charleston. Les bruits de la rue, sifflets et sirènes nous conduisent au cœur d'une foule bigarrée dont l'unique souci est de trouver un lieu de divertissement et de danse. Il est vrai que le solo de saxophone inciterait à se lever et à swinguer ! De manière étonnante, Wynton Marsalis poursuit avec un tango, *El dia que me quieras*. Dans cette page dont les climats demeurent fortement contrastés, les passages lyriques aux cordes avec des harmonies chatoyantes succèdent aux confidences amoureuses puis aux airs de Broadway tel que *Happy Days are here again*. C'est finalement le caractère festif du thème évoquant celui de *Sleigh Ride* de Leroy Anderson qui l'emporte. Le trombone solo y est hautement sollicité !

Troisième mouvement **Midwestern Moods**

À ce mouvement explosif succède *Midwestern Moods*. Saxophones et cuivres rivalisent de virtuosité pour imposer les univers tantôt du jazz band, tantôt de l'orchestre symphonique. Le rythme de marche est inexorable jusqu'à ce que le tempo ralentisse. Apparaît, alors, une ballade suave et sensuelle. Saxophones et violoncelles dialoguent autour de la piste de danse. Dans ce mouvement le plus long de la partition, Wynton Marsalis développe subitement une nouvelle idée musicale portée par les cuivres et la percussion, dans le souvenir de Duke Ellington et de Benny Goodman. Saluons le solo de clarinette.

Quatrième mouvement **Manhattan to Los Angeles**

Manhattan to LA (De Manhattan à Los Angeles) nous plonge dans la frénésie du be-bop new-yorkais jusque dans les applaudissements des pupitres des vents de l'orchestre durant le solo de la contrebasse. Charlie Parker et Dizzy Gillespie règnent, ici, en maîtres ! La complexité rythmique et orchestrale fait merveille dans l'apparition du mambo, danse d'origine cubaine qui associe les rythmes de la rumba et du swing. La démonstration de souplesse de l'orchestre s'achève subitement avec une mélodie amoureusement ciselée au saxophone et reprise par la trompette.

Cinquième mouvement **Modern Modes and the Midnight Moan**

Modern Modes and the Midnight Moan est le titre du cinquième mouvement. Un mouvement d'une ampleur toute symphonique et

complexe dans sa polyphonie. C'est aussi un déploiement d'énergie, de pulsations, de chorals de cuivres, de multiples interventions solistes dont celle du piano. Charlie Mingus, Miles Davis, John Coltrane influencent cette page sophistiquée et pleine d'excentricités : un véritable feu d'artifice !

Sixième mouvement **Think-Space : Theory**

Think-Space : Theory est le curieux titre du sixième mouvement. Les couleurs et rythmes évoquent, selon Wynton Marsalis, les influences de Bill Evans, Thelonious Monk, Wayne Shorter et Herbie Hancock. Le déhanchement des rythmes, les couleurs dissonantes laissent d'étonnants espaces pour certains instruments que l'on n'entend guère dans les formations de jazz, comme le hautbois. C'est certainement la partie la plus chargée en termes de spiritualité, d'un rapport avec les musiques jouées durant les offices de la Nouvelle-Orléans.

Septième mouvement **The Low Down (up On High)**

The Low Down (up On High) referme la partition. Le voyage arrive à son terme, associant, cette fois-ci, des influences plus modernes, comme si les modes contemporaines ne pouvaient se soustraire aux grands courants du jazz. Le mélange des genres enrichit sans cesse un discours qui ne cesse pas d'être narratif. Les effets sonores des cuivres, l'expressionnisme revendiqué par le compositeur ne peuvent dissimuler la profonde tendresse de cette musique et l'optimisme sans faille qui anime ses rires et danses jusqu'au bout de la nuit... L'œuvre ne pouvait s'achever que dans un soupir...



Big Band de l'Armée de l'Air © Clotilde Lejeuneur

Le conseil d'écoute

MARSALIS SWING SYMPHONIE



Saint Louis Symphony Orchestra
David Robertson, direction
(Blue Engine Records)

FOCUS

Le Big Band de l'armée de l'air

Il y a des musiciens au sein des armées. De très bons, même. Notamment le Big Band de l'armée de l'air qui sera ici dirigé par le Colonel Claude Kesmaecker. Créé en 2005, le grand orchestre de jazz de l'armée de l'air vient s'ajouter aux deux formations que sont l'harmonie, et le brass band. Grâce à un répertoire entièrement original et très éclectique, les musiciens s'adressent à tous les publics, des néophytes aux plus avisés. En quelques années, le big band est devenu un orchestre de référence dans le monde du jazz, en France comme à l'étranger.

Portraits

Lucas Debargue piano

La première chose qui étonne chez Lucas Debargue, c'est son parcours. Ce n'est qu'à 20 ans qu'il a décidé de devenir musicien professionnel. Quand à 11 ans il désire commencer le piano, ses parents, non musiciens, le soutiennent. Mais à 16 ans, changement d'école et de contexte, il arrête. Quatre ans plus tard, étudiant en littérature, il se laisse convaincre de jouer du piano à une fête de la musique. Il y joue des morceaux qu'il a encore en tête, de façon non-conventionnelle. On le pousse à se mettre au piano avec sérieux et, de fil en aiguille, il reprend les cours, puis rencontre Rena Shereshevskaya avec qui il prépare le concours Tchaïkovski où il enflamme le public russe, remporte le 4^e prix de piano et surtout le Prix Spécial de la Critique Musicale de Moscou. Le pianiste Boris Berezowski, membre du jury, le qualifie alors de «génie». Depuis, Lucas Debargue a adopté la vie de concertiste.

Lundi ou vendredi ?

Ma vie ne tient pas compte des week-ends, car je n'ai jamais d'emploi du temps fixe depuis des années. Cela reviendra sans doute quand j'aurai des enfants !

Travailler tôt ou travailler tard ?

Travailler tôt ou tard, le plus important est d'être dans une bonne disposition pour bien travailler !

Europe ou États-Unis ?

Europe

Campagne ou centre-ville ?

Ça dépend du centre-ville ! Si c'est Venise, Bologne, Florence, alors centre-ville, mais sinon : campagne !

Mozart ou Mahler ?

Mozart. D'ailleurs, il me semble que le dernier mot prononcé par Mahler est : «Mozart» ! Ainsi, l'un contient un peu les deux...

Concerto ou Symphonie ?

Les meilleurs concertos sont symphoniques et les meilleures symphonies, concertantes : alors, les deux !

Lecture ou cinéma ?

J'ai tant besoin des deux...

Musique à fond ou silence ?

Silence

*«En musique, il faut se jeter.
Ne pas chercher à se retenir, à
s'accrocher. Bien sûr, il y a un énorme
travail en amont : il faut faire rentrer
la musique dans le corps,
dans le cerveau et dans les muscles.
Et une fois qu'on a fait ce travail,
il faut sauter. Sans parachute,
sans rien, tout nu. Et prier pour
que la musique nous porte.»*

Lucas Debargue

FAST & CURIOUS

Lucas Debargue © Xiomara Bender



Sascha Goetzel directeur musical de l'ONPL

Né à Vienne en 1970, Sascha Goetzel étudie d'abord le violon à Graz. Après un passage par la Juilliard School, on le retrouve dans les rangs des Wiener Philharmoniker. Parallèlement, il apprend la direction auprès de Zubin Mehta, Seiji Ozawa et Riccardo Muti. Il est ensuite invité à diriger un peu partout dans le monde, tant des concerts symphoniques que des opéras ou des ballets, et plus particulièrement au Volksoper de Vienne où il assure la création de plusieurs productions.

De 2008 à 2020, Sascha Goetzel est directeur artistique et chef principal de l'Orchestre philharmonique de Borusan, à Istanbul, avec lequel il enregistre plusieurs disques pour Onyx. A partir de 2019, il occupe également un poste similaire à l'Orchestre philharmonique de Sofia. En France, on l'a entendu à la tête de l'Orchestre symphonique de Bretagne, dont il fut principal chef invité de 2012 à 2015. Il est nommé directeur musical de l'Orchestre National des Pays de la Loire en septembre 2022.

« Se contenter d'indiquer un tempo n'est pas diriger. Diriger est un art qui consiste à créer, et c'est précisément ce que fait un chef d'orchestre. »

Sascha Goetzel, *Tutti magazine*



Lundi ou vendredi ?

Minuit, c'est le seul moment où deux jours se rencontrent pour ne faire qu'un

Travailler tôt ou travailler tard ?

Plus tard que tard

Europe ou États-Unis ?

La Terre... pour le moment

Plage ou montagne ?

Les deux, pour la plongée et l'alpinisme

Campagne ou centre-ville ?

Les deux, avec ce qu'il y peut y avoir de démesuré dans chacun d'entre eux

Mozart ou Mahler ?

Musique!

Concerto ou Symphonie ?

Dois-je vraiment choisir ? Je refuse!

Solo ou tutti ?

Le solo est un mythe... à moins de s'isoler seul dans un bunker à 10 pieds sous terre

Molière ou Shakespeare ?

La poésie

Beatles ou Rolling Stones ?

Rock'n'roll

Sport ou canapé ?

Le sport j'espère

Musique à fond ou silence ?

Il n'y a pas de musique sans silence

Petit plat ou fast food ?

Fait maison

Jean ou smoking ?

Toujours garder le style sans tomber dans les clichés

Agir vite ou prendre son temps ?

Agir vite, tout en prenant son temps